

Dix-septième conférence (P.- A. Burton, (p. 366-389)

LE TEMPS DES GRANDES RESPONSABILITÉS PASTORALES

AELRED OU LE MAÎTRE D'ŒUVRE D'UNE COMMUNAUTÉ À ÉDIFIER

Convaincu, grâce à la théologie paulienne du corps mystique du Christ, de l'importance de chaque membre de ce corps, Ælred peut en tirer quelques conséquences pratiques pour la vie fraternelle en communauté.

La première est qu'elle nous libère de l'orgueil et de nos sentiments de jalousie. Dans une communauté, chaque membre a reçu des grâces particulières, mais il ne les a pas reçues seulement pour lui, mais pour les autres, pour le bien du corps entier. La seconde conséquence pratique qu'Ælred tire du principe paulinien touche à « *l'étendue même de son champ d'application.* » ***Aelred distingue plusieurs niveaux différents.*** »

Le premier concerne le « soutien mutuel que les frères sont appelés à s'accorder les uns aux autres et que les « plus forts », en particulier, ont à manifester aux membres les plus faibles. (**Sermon 26, pour la Toussaint**) (p. 366) Ainsi, « *ceux qui se trouveraient faibles et fragiles, incapables d'en faire autant que les autres.* » Ceux-ci « *n'ont pas à s'attrister ou à se désespérer* », puisque, précisément, « *ceux qui ont reçu la grâce d'en faire davantage en matière de travail manuel, de prière, de jeûnes ou de veilles, l'ont reçue non pour eux-mêmes seulement, mais également pour ceux qui peuvent moins* ». (p. 367)

Le deuxième concerne la **diversité des vocations** - convers ou frères de chœur - au sein d'une même communauté. « *Ainsi invite-t-il les premiers à ne pas se plaindre de psalmodier et de veiller moins que les seconds, et ceux-ci à travailler moins que ceux-là, car, dit-il, je l'affirme en toute vérité, ce que chacun fait est le bien de tous ; et ce que tous font est le bien de chacun* » (**Sermon 8, 11 pour la fête de saint Benoît**). (p. 367)

Le troisième, souligne P.A. Burton, concerne la **diversité des fonctions** assumées au sein d'une communauté. Comparant celle-ci à une citadelle, Ælred invite chacun à bien tenir son rôle et la place qu'il occupe. (**Sermon 17 pour la fête des apôtres Pierre et Paul** (§ 5-15).

S'appuyant sur cette féconde complémentarité, des diverses vocations et fonctions, « Ælred peut alors promouvoir dans le cadre de la vie fraternelle en communauté un *sain pluralisme* qui tient compte, non pas uniquement du *bien général* de la communauté, mais aussi du *bien particulier* de *chaque personne* » considérée comme unique. (p. 367)

Ainsi, au versant *communautaire* de *l'équilibre social* (*singula... omnium*) correspond, comme en miroir, le « pendant » *personnaliste* par lequel il veille, à ce que soient respectés les besoins et *l'équilibre personnel* de chacun (*omnia... singulorum*). « *Une fois encore, c'est le Sermon 8 pour la fête de saint Benoît qui l'exprime le mieux !* » D'où l'invitation adressée à chacun de ses frères de privilégier dans les principales observances de sa vie, celle où il trouvera une grâce plus abondante.

Cependant, « *sur le plan théorique, Ælred aurait-il (...) pu avancer une telle affirmation et, sur le plan pratique, accepter au sein de sa communauté un tel pluralisme, s'il n'avait eu pour point d'appui conceptuel sa doctrine cosmologique d'un univers fondé sur un principe d'harmonie et de complémentarité réciproque ? Non, sans doute !* » (p. 368-369)

« Aussi bien faut-il donc incontestablement créditer au génie propre d'Ælred d'avoir pu tirer de l'adage augustinien « *omnia singulorum, singula omnium* » toutes les conséquences pratiques que nous venons de voir pour « ordonner » la vie communautaire... **L'apport original d'Aelred en cette matière peut d'ailleurs se mesurer de trois façons, qu'il nous faut maintenant considérer de plus près.** » (p. 369)

Un subtil équilibre entre « personnalisme communautaire » et « communauté de personnes ».

« En cherchant à mettre en lumière ce qu'il a appelé « l'option préférentielle d'Aelred pour les faibles », le père Gaetano Raciti a très justement souligné le fait qu'en désirant la promouvoir au sein de sa communauté, l'abbé de Rievaulx n'entendait nullement « réaliser un simple climat d'indulgence humaine ni mettre en place un régime de coexistence pacifique entre les forts et les faibles ». Avec force, il insiste plutôt sur le fait qu'une telle option - comme d'ailleurs le mode de gouvernement qu'elle impliquait - est en réalité traversée d'un « **grand souffle théologique** » qui confère à la perspective aelrédiennne non pas une valeur simplement sociologique, mais **une dimension éminemment théologique.**

Ainsi, dans le prolongement du père Charles Dumont - qui a parlé à ce propos de « personnalisme communautaire » -, souligne-t-il encore que "**le dessein communautaire d'Ælred est l'instauration de ce qu'on pourrait qualifier globalement de « pluralisme mystique »**" et enfin, que l'on se trouve là à un "centre névralgique de [sa] pensée, à un échangeur principal dans l'ample route de sa doctrine monastique" ». (p. 369)

Essayons de reprendre maintenant l'essentiel de nos découvertes.

Nourri à la fois de la Règle de saint Benoît, mais surtout d'une théologie de la création tout imprégnée de l'esprit de saint Augustin (*singula omnium. omnia singulorum*), Ælred a cherché à fonder sa communauté sur la base d'un délicat et difficile équilibre où la *formation des personnes* s'articule étroitement et de manière réciproque à l'*édification d'un espace communautaire* conçu comme un lieu d'échange et de mise en commun des dons personnels.

Cet équilibre difficile et délicat à maintenir a exigé d'Aelred un art peu commun de gouvernance, l'exposant à un double écueil. **Le premier écueil** consiste à vouloir considérer la personne dans sa singularité comme la mesure unique de la vie communautaire. **Le second écueil**, non moins dangereux, consiste à vouloir imposer indistinctement à tous la mesure unique d'une norme ou d'une règle communes.

Les diverses réformes de vie religieuse et monastique que l'Europe occidentale a vu naître durant les XI^{ème} et XII^{ème} siècles, comme la réforme cartusienne privilégiant surtout la dimension érémitique, le renouveau de la vie canoniale (prémontrés ou autres) honorant davantage la dimension communautaire, et la réforme cistercienne tentant de concilier les deux voies en une seule, sont particulièrement représentatives de ces multiples tentatives qui furent menées afin de résoudre cette tension.

Cela étant, si Aelred est parvenu à maintenir un juste équilibre entre « communauté » et « personne », c'est parce que, au lieu de mettre simplement ces deux pôles « en tension », **il les a également considérés comme les deux piliers d'une même arche, convergeant l'un et l'autre vers une seule et unique clé de voûte : la personne même du Christ, qu'il s'agit de former en chaque moine de manière à ce que chacun devienne pour sa part membre du même corps : le Christ**, qu'il s'agit ensuite d'édifier *communautairement* de sorte que, intégrés au même corps, ils constituent *tous ensemble* une *ecclesiola* : petite église n'ayant plus qu'« un seul cœur et qu'une seule âme » pour ne former alors plus, avec le Christ-tête, que son unique « corps total »... (p. 373)

De cette manière, l'abbé de Rievaulx fait plus que d'assumer simplement l'héritage spirituel de Bernard de Clairvaux et de son disciple, Guerric d'Igny : **il « fusionne » ce double horizon en une synthèse unique qui lui est vraiment personnelle.** Ælred « rapatriera » cet héritage à *l'intérieur même de la communauté* pour fonder, sur un plan institutionnel, **ce qu'il nous plaît d'appeler ici un légitime « pluralisme intracommunautaire ».**

Ainsi, dans le **Sermon 9 pour l'Annonciation**, Ælred invite chacun de ses frères à se dépouiller de la « tunique de peaux » pour se couvrir de la tunique **chamarrée** qu'est le Christ lui-même (Gn 37, 3 ; Rm 13, 12-14), en revêtant, comme lui, « des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur et de patience » (voir Col 3, 12). Mais il précise dans un autre **Sermon pour l'Annonciation, le sermon 59**, qu'il ne s'agit pas que tous soient pareillement ou identiquement revêtus. Au sein d'une même communauté, chacun, selon la grâce qui lui est propre, est appelé à briller plutôt de telle ou telle vertu, plutôt que d'une autre. Autrement dit, « revêtir le Christ » n'est pas qu'une affaire individuelle, c'est aussi une vocation à réaliser *tous ensemble*, au sens où c'est tous ensemble et avec les qualités propres à chacun que se tisse l'unique tunique chamarrée du Christ !

Ceci s'applique également à Guerric d'Igny. Pour lui, la maternité divine de Marie à l'égard du Christ concerne avant tout l'incarnation du Verbe fait chair, et elle inclut également l'Église. De fait - explique-t-il dans **son premier sermon pour l'Assomption** -, étant « la mère de la Vie dont tous vivent » -, « en lui donnant naissance, elle a d'une certaine façon, donné la nouvelle naissance à *tous ceux qui doivent vivre de cette Vie* » - entendons : elle donne également naissance à tous les chrétiens, membres de l'Unique corps du Christ qu'est l'Église.

Aussi bien, précise-t-il, « cette unique Vierge Mère, qui se glorifie d'avoir mis au monde le Fils unique du Père, étreint avec amour ce même Fils unique *en tous ses membres* ; et elle ne rougit pas d'être appelée *la mère de tous ceux* dans lesquels elle reconnaît son Christ déjà formé ou en formation ». En clair, c'est donc dire que **la maternité divine de Marie est « double »**, inséparablement *christique* et *ecclésiale*. Marie est bien la « mère de Jésus », le Verbe fait chair, elle donne naissance au Christ-tête, mais sa maternité ne se limite pas à la seule naissance de son Fils unique, elle est *coextensive à toute l'histoire*, elle s'étend à l'Église tout entière, comprise comme le corps total du Christ.

Dans un autre sermon, le deuxième pour l'Annonciation, Guerric prolonge cette première affirmation - qui concerne principalement le rôle de Marie pour la « formation du Christ » dans le Temps (mystère de l'Incarnation) et dans l'histoire (mystère de l'Église-corps du Christ) - et souligne le fait que si Marie est bien la seule à qui revient le mérite d'avoir mis au monde le Fils unique du Père en lui donnant chair de sa propre chair, ce n'est pourtant pas un privilège *qui lui serait strictement réservé*, puisque, d'une certaine manière, en raison de son baptême, tout chrétien est appelé à partager avec elle cette même vocation de « concevoir le Christ » et se trouve du coup étroitement associé à sa maternité.

Tout chrétien participe à sa mission de « concevoir le Verbe », d'abord bien sûr « en son cœur », mais aussi - ajoute-t-il audacieusement, - « en son corps ». Il écrit : « Si tu veux bien recevoir avec foi la parole sortie de la bouche du messager céleste, tu peux toi aussi concevoir ce Dieu que la terre tout entière ne peut contenir : le concevoir en ton cœur, non en ton corps ; **ou plutôt si : même en ton corps** » ! Comment cela ? Non sans doute comme Marie, « par une opération ou une manifestation corporelle », mais néanmoins « *vraiment en ton corps* puisque l'Apôtre nous ordonne de "glorifier" et de porter "Dieu en notre corps" » (voir 1 Cor 6, 20) » ! « Vois donc - poursuit-il encore un peu plus loin - l'ineffable condescendance de Dieu, en même temps que la vertu de cet incompréhensible mystère [de la Conception du Verbe] : Celui qui t'a créé est maintenant créé en toi, et comme si c'était trop peu que tu l'aies comme Père, *Il veut que tu lui sois une mère !* »

Grâce à cette affirmation, l'abbé d'Igny confère une dimension éminemment *mariale* à la vocation *baptismale*, tout chrétien étant appelé, à la suite de Marie et avec elle, à faire naître le Christ en lui, mieux : à lui donner « corps ». En revanche, on notera aussi qu'assez curieusement, il semble ne pas établir de lien intrinsèque et explicite avec ce qu'il affirmait dans le sermon pour l'Assomption que nous examinons juste avant.

Passant donc complètement sous silence la dimension *ecclésiale* de la maternité spirituelle envers le Christ, il préfère s'en tenir à la seule dimension *morale* et *personnelle* de la formation du Christ en l'âme, en invitant individuellement chacune d'elle à devenir « Mère du Christ », c'est-à-dire à « ouvrir son oreille à la parole de Dieu - qui est la voie de l'Esprit qui fait concevoir en pénétrant jusqu'au sein du cœur - de telle manière que les "os" du Christ, qui sont les vertus, puissent prendre consistance en elle (voir Qo 11, 5) ». (p. 379)

Il est clair qu'Aelred, lui aussi, fait pleinement sienne cette dimension foncièrement *morale* de la formation du Christ dans l'âme de chaque chrétien. Toute sa doctrine ascétique et mystique va effectivement dans ce sens. **Mais, à la différence de Gueric**, l'abbé de Rievaulx ne la dissocie jamais de sa dimension *ecclésiale* ou *communautaire* et considère que cette « formation du Christ en l'âme » - ou, pour reprendre l'image de Gueric : donner consistance aux « os » du Christ que sont les vertus - n'est pas seulement une affaire individuelle ou personnelle. C'est une charge que chacun doit d'abord assumer à titre personnel, mais aussi une charge qui est « portée » *par tous les frères ensemble*.

Comme Gueric d'Igny, Ælred parle dans son *Sermon 59* de la dimension *éthique* de la « formation du Christ en l'âme », mais, contrairement à son aîné, qui ne considère cette croissance des vertus que *sous l'angle individuel*, Ælred préfère mettre en valeur son aspect *communautaire* en soulignant le fait que c'est à travers les fruits (telle ou telle vertu) que chaque arbre (tel ou tel frère) porte selon son espèce (ses qualités et ses aptitudes personnelles) que se réalise **la création d'un unique verger : la communauté elle-même**.

L'image n'est évidemment pas sans rappeler celle de la « tunique chamarrée tissée d'une seule pièce » rencontrée plus haut, mais la seconde image, celle du verger, offre cependant un intérêt supplémentaire qu'Ælred ne manque pas d'exploiter. Derrière elle en effet se profile l'image du jardin céleste ou du paradis, ce qui permet immédiatement à Ælred de transposer au style communautaire de la vie monastique ce qu'il affirmait déjà à propos de l'amitié spirituelle : à savoir qu'au même titre qu'elle, mais à une échelle plus large, la vie monastique se présente comme un « paradis claustral », un lieu autant qu'une forme de vie qui permettent de retrouver - mais de manière plus belle encore ! - la condition originelle dans laquelle Adam fut placé. [*Sermon 59*, 25, PC III, 23, p. 182].

En arc-boutant les deux dimensions de la formation monastique, celle de la personne et celle de la communauté, sur l'unique clé de voûte qu'est la « formation du Christ » soit dans sa dimension *morale* (la personne) soit dans sa dimension *ecclésiale* (la communauté), nous avons pu montrer comment Aelred assumait et prolongeait de manière originale et unique le double enseignement de saint Bernard et du bienheureux Gueric.

Appuyé sur les deux versants de l'adage augustinien (« *omnia singulorum, singula omnium* »), l'abbé de Rievaulx évitait ainsi le double écueil d'une absolutisation ou de la communauté ou de la personne. Bien plus, il contribuait à édifier sa communauté dans l'unité et la concorde par le lien de la paix et de la charité. Ainsi, pour caractériser le projet communautaire d'Aelred, Charles Dumont écrit :

L'unité réalisée par la charité et concorde transcende les inégalités de rangs ou de capacités, ainsi que la diversité des grâces, tout autrement que par un égalitarisme, dont l'intention, inspirée par l'envie, veut que chacun soit et fasse comme tout le monde. Il suffit de savoir que les grâces, les vertus, les forces de chacun lui sont données pour les autres il faudrait aussi que chacun croie posséder toutes ces qualités par le seul fait de sa relation communautaire. (p. 382)

Cela étant, on pourra sans doute se poser la question de savoir comment Aelred en est arrivé à élaborer un tel projet communautaire qui donne à la personne une place si centrale, alors que, pour aboutir à une telle reconnaissance et à une telle valorisation de l'identité propre à chaque individu, il s'agissait de rompre avec l'idéologie ambiante de la pensée médiévale !

D'après cette pensée, un individu n'existait vraiment et n'avait de réelle « consistance » sur le plan social, que dans la mesure où il était « pris » dans un réseau étroit de relations et subordonné (« individu-sujet ») à la collectivité dont il faisait partie, voire absorbé par elle. En fait, **trois facteurs convergents** semblent avoir contribué à rendre possible et « imaginable » une telle conception de la réalité personnelle, sociale et communautaire.

Le premier facteur est d'ordre culturel. Il est difficile à le circonscrire avec précision tant sont multiples et complexes les éléments en jeu. Mais un fait est globalement admis par la plupart des historiens : les XII^{ème} et XIII^{ème} siècles de l'Occident médiéval (voire déjà le milieu du XI^{ème} siècle) se caractérisent par la découverte et à l'émergence progressive de la notion de personne ou d'individu. Ce mouvement à la fois intellectuel, culturel et spirituel donnera naissance à ce qu'il est convenu d'appeler un « nouvel humanisme » dont, incontestablement, les cisterciens au XII^{ème} siècle ont été les promoteurs les plus engagés et les représentants les plus illustres...

Le deuxième facteur est d'ordre contextuel. Il tient à l'histoire propre de la réforme cistercienne. Quand nous avons présenté *Le Miroir de la charité*, nous avons en effet souligné qu'à ce moment de l'histoire cistercienne (autour de 1140), les choses avaient bien changé depuis les origines. À cette époque, les cisterciens étaient confrontés à un lourd défi à relever : défendre les valeurs de leur *forma vivendi*, non plus contre des attaques extérieures, mais bien contre les critiques, qui remettaient en cause le bien-fondé de son ascétisme...

On peut donc penser qu'Ælred ait tenté par sa doctrine spirituelle, non seulement d'endiguer les risques d'éclatement qui menaçaient l'intégrité de l'ordre cistercien, mais aussi (sans doute) de sauvegarder l'unité de sa propre communauté. Peut-être était-elle aussi divisée entre factions de tendances opposées : les uns attachés aux valeurs contestatrices que véhiculait la réforme cistercienne à l'endroit de l'« ancien » monachisme et les autres, qui souhaitaient un allègement de l'ascétisme cistercien ?

Le troisième facteur est d'ordre personnel. « *Si en effet, [...] l'abbé de Rievaulx n'a cessé de manifester une grande attention au bien et aux besoins de chaque personne en fonction de la diversité des grâces et des tempéraments de chacun et si, en outre, il a pu ouvrir si largement les bras de sa compassion pour accueillir les faiblesses et des limites personnelles d'autrui, c'est, nous semble-t-il, parce que, très tôt, dans sa propre existence [...] au moment de sa conversion, [...] à travers la conscience aiguë qu'il acquit dès cette époque de ses limites personnelles, de la faiblesse humaine et de son péché, il a expérimenté et découvert de manière fulgurante la surabondante miséricorde divine envers lui.* » (p. 384)

« *Par ailleurs, s'il a également veillé avec un si grand soin à toujours référer l'une à l'autre « personne » et « communauté », [...] c'est là encore, nous semble-t-il, en raison de son expérience personnelle et de la place si centrale que l'amitié occupa dans son existence dès avant son entrée à Rievaulx. Celle-ci lui permit en effet de découvrir les joies et surtout la fécondité humaine d'un type de relation fondée sur un principe d'échange et de réciprocité et reposant tout à la fois sur un accord foncier des volontés, sur l'union affective des cœurs et sur le partage ou la mise en commun des biens. Riche de cette expérience d'amitiés humaines antérieures à sa conversion, [...] Aelred s'évertuera d'en éclairer le sens et d'en purifier la nature en la soumettant, durant sa jeunesse et avant de devenir moine, au crible du traité de Cicéron sur l'amitié et, une fois entré à Rievaulx, en la confrontant au double enseignement de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église.* » (p. 384-385)

Aelred a ainsi élaboré, en s'appuyant sur la théologie paulinienne du Corps du Christ (*unité*), sur l'ecclésiologie lucanienne de communion (*unanimité*) et sur la spiritualité johannique de l'amitié dans le cœur de Jésus (*affectivité*), **une synthèse originale et probablement unique dans l'histoire de la spiritualité chrétienne.**

Il « a montré qu'il était spirituellement possible et théologiquement légitime d'étendre le champ d'application des amitiés humaines au domaine plus large des relations interpersonnelles au sein d'une communauté monastique, pourvu que les unes et les autres aient pour référence unique la formation du Corps du Christ, qu'elle soit morale pour les personnes et ecclésiale pour la communauté... » (p. 385)

Ce travail a conduit Ælred à « ouvrir » très largement l'espace de la vie communautaire sur un immense horizon embrassant les trois dimensions du temps. Tournée vers le passé, elle se présente, ainsi que nous l'avons déjà constaté en lisant le paragraphe 25 du *Sermon 59 pour l'Annonciation*, comme un « paradis claustral » : une *restauration* - mais **en plus beau** ! - de la condition adamique antérieure à la faute originelle. Orientée vers l'avenir, elle est en outre une anticipation du royaume à venir : le lieu par excellence où Ælred, dans son *Premier sermon pour l'Avant*, voit s'accomplir anticipativement, et **en beaucoup mieux** puisqu'elle ne concerne plus seulement les animaux, mais les hommes, la fameuse prophétie d'Isaïe (Is 11, 6).

Que cette lecture de la vision isaïenne apparaisse dès le tout premier sermon de la toute première collection d'homélies d'Ælred est du reste hautement significatif. Le compilateur de la collection n'avait-il pas perçu son caractère programmatique ? Cette hypothèse est évidemment invérifiable. En revanche, une chose est sûre : la communauté monastique ainsi perçue comme une restauration de la condition prélapsaire et comme une anticipation de la vie éternelle, Ælred l'a également considérée, solidement plantée dans le temps présent, comme une « réalisation concrète » de la vocation de l'Église tout entière.

Celle-ci n'est-elle pas appelée à être dans et pour le monde, selon une expression de *Lumen gentium*, le « sacrement du salut », « **à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain** » ? Ainsi envisagée la communauté monastique devient alors, aux yeux de l'abbé de Rievaulx, non seulement « un archétype et un modèle pour l'Église entière », mais **un véritable idéal de société**, valable pour toute communauté humaine.

À notre sens, souligne Pierre-André Burton, c'est précisément **à partir de ce désir** qui l'anime de « façonner » la société civile sur le modèle de la vie communautaire de l'Église primitive (la *vita apostolica*), que s'éclairent, pour une large part, tous les engagements « politiques » concrets d'Aelred, à commencer par son souci, dès son arrivée à Revesby, de faire œuvre pacificatrice là où s'implantait un monastère cistercien. Et c'est également à partir de cette même préoccupation que peuvent se comprendre toutes les prises de position publiques qui marqueront, à compter des années 1153-1154, la dernière période de sa vie. Il se mettra alors à composer ses premiers traités historiques... un peu comme s'il avait soudain pris conscience de se trouver à la charnière de deux époques et que, témoin privilégié de ce passage, il s'était senti investi du devoir d'être, auprès de la génération montante et, en particulier, auprès du nouveau roi, le jeune prince Henri Plantagenêt, une sorte de « **conscience morale** », le porteur de l'espérance de toute une nation, qui aspirait à voir enfin advenir un monde de paix...

« Il existe en effet une étroite corrélation entre ces **deux facettes de la figure d'Aelred** : d'une part, la « face publique » d'Aelred, son rôle politique qu'il a très vraisemblablement dû assumer dans la société civile de son temps, et d'autre part, son activité d'écrivain, son œuvre comme historiographe, que nous pouvons considérer comme un élément de stratégie au service de l'autre. C'est précisément ce lien que nous désirons maintenant examiner de plus près. Pour ce faire, entrons dans le quatrième et dernier « cercle » qu'il nous reste à découvrir de la vie d'Aelred : le "cercle du monde et de l'histoire"... » (p. 389) **(Fin de la quatrième partie)**